

Souvenirs de In Réunion et des îles éparses

Par la suite, à partir d'autres coupures de journaux plus anciennes en provenance de nos anciens de la Réunion, nous publierons quelques tranches de vie sur ces îles éparses.

De même si des anciens de la Météo, qui ont vécu de telles situations, veulent bien nous raconter leurs souvenirs, accompagnés si cela est possible de documents iconographiques, c'est avec plaisir que nous les publierons dans Arc en Ciel.

La rédaction

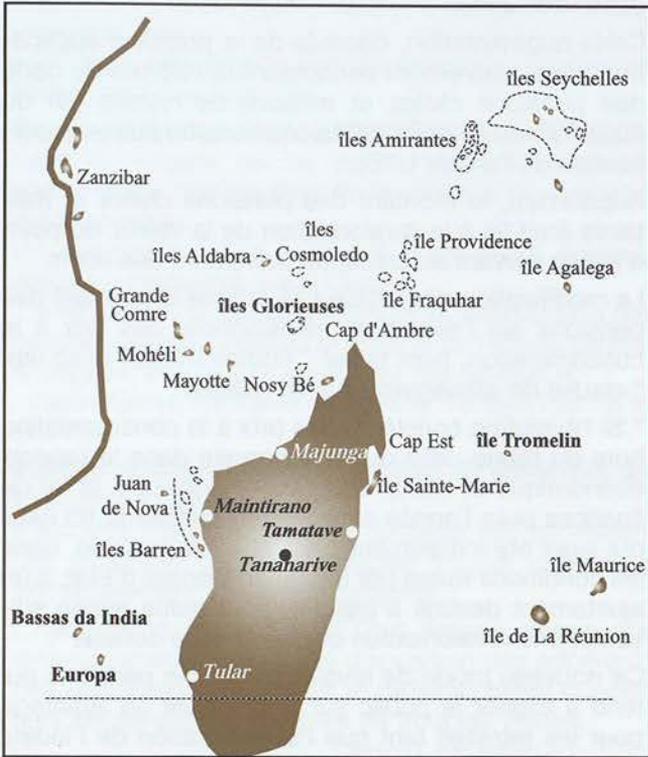
multiplication des lignes aériennes après-guerre avait fait apparaître les insuffisances de la couverture météorologique mondiale " leur fonction est toute trouvée. Les îles éparses abriteront des stations météo.

D'abord un simple campement...

En janvier 1950, une première expédition, conduite par le directeur du Service météorologique Serge Frolow, part sur l'Ajaccienne reconnaître l'atoll d'Europa, la plus au sud des îles éparses. D'autres missions suivent pour assurer la relève. C'est ainsi que le radiotélégraphiste Alain Hoarau, membre de la mission conduite par l'ingénieur météorologue Raphaël Folio en octobre 1950, découvre " un simple campement composé de trois tentes et une bicoque bricolée " avec des matériaux de récupération. Le pylône météo a été construit avec des troncs de palétuvier.

En 1953, un poste météo auxiliaire est implanté à Juan de Nova (il n'y aura du personnel qu'à partir de 1973) ; Tromelin accueille une station quelques mois plus tard, en 1954, après une expédition conduite par Serge Frolow avec, entre autres, le radioélectricien Luçay Alidor. Les Glorieuses suivent en 1955. Jusqu'en 1960, ces stations, qui dépendent de la direction régionale à Tananarive, sont occupées par des techniciens et des manoeuvres malgaches. Mais après l'indépendance de la Grande île, ce sont des agents venus du centre météo de la Réunion qui s'y installent.

Certains sont des ingénieurs issus de l'École nationale de météorologie et donc des fonctionnaires, comme Jacques Técher, mais la plupart sont des contractuels recrutés pour leur diplôme de transmission radio militaire. Ils sont jeunes et majoritairement célibataires. Les informations météo qu'ils recueilleront seront transmises en morse au centre de Tananarive, qui les fera suivre à la station de Saint-Denis. Les équipes sur place se limitent en général à deux "météos" accompagnés de deux manœuvres, choisis par le chef de mission.



Eau de mer à distiller ...

En août 1961, Yoland Hoarau, âgé de 24 ans, et ses compagnons arrivent par bateau militaire à la Grande Glorieuse. Ils ne savent rien, cette île de 480 hectares située à 220 kilomètres du cap d'Ambre, sinon qu'ils doivent y relever les trois météorologues malgaches, qui y vivent dans des conditions extrêmement spartiates et disposent de matelas en fibres de choka pour tout couchage. "Ils habitaient dans une petite bicoque recouverte de tôle à l'intérieur de l'île. C'était le confort zéro. Ils n'avaient même pas de frigidaire", raconte Yoland Hoarau. Les météos français prennent leur succession au milieu des cocotiers, des cardinaux et des tourterelles, au beau milieu de l'océan. Une vraie robinsonade : dans les îles éparées, il faut alors distiller l'eau de mer dans un alambic pendant une journée pour obtenir de l'eau potable.

Cabris sauvages et cochon domestique ...

La même année, Maxime Turpin découvre Europa. "De la Réunion, on partait en avion jusqu'à Tananarive. Là, on se procurait du carburant pour le groupe électrogène, du ciment pour améliorer les installations, des vivres pour six mois : c'était à 90 % des conserves, car là-bas, il n'y avait qu'un petit congéla-

teur à pétrole, alors pour la chaîne du froid... Ensuite, on reprenait l'avion pour Tuléar, où, avant de nous envoler en avion militaire Dakota pour Europa (distance de 330 kilomètres, Ndlr) on allait au marché acheter des poulets vivants et un petit cochon".

Pendant leur mission, les météos engraisent ce cochon pour l'équipe suivante. Maxime Turpin et ses amis ne voulaient pas le tuer eux-mêmes : "Pendant notre séjour, ce petit cochon nous suivait partout, il allait se baigner en même temps que nous. C'était devenu un animal domestique, nous n'aurions jamais eu le cœur d'en faire des saucisses !".

À Europa, la plus grande des îles éparées, le cochon n'est d'ailleurs pas le seul animal terrestre. "Il y avait aussi des troupeaux de cabris sauvages ; mais comme nous n'avions pas le droit d'emporter des armes sur les îles éparées, il fallait leur courir après pour les attraper. Et on se fatiguait souvent avant eux !". On y trouve aussi trois ânes, dont l'un est attelé à une charrette pour transporter la cargaison depuis la piste d'atterrissage jusqu'à la station météo, située à plusieurs kilomètres de là.

Un paradis de la pêche ...

Le poisson, présent en abondance, permet d'améliorer l'ordinaire. Au milieu des années soixante, un chien, Zébulon, est amené à Europa et devient la mascotte des équipes météo. "Il avait même appris à pêcher", raconte Maxime Turpin. Europa est l'île préférée de beaucoup de météos, en raison de la richesse de sa flore et en dépit des nuées de moustiques qui déferlent le soir venu. "Voir des paille-en-queue qui nichent à même le sol, c'est quelque chose", dit Jean-Paul Paillassard, qui a effectué sa première mission en 1969. Dans les premiers temps, les météos des îles éparées vont de surprise en surprise. "C'était vraiment l'aventure, rappelle Guy Zitte. Nous n'étions pas forcément conscients de ce qu'était la vie sur une île déserte pendant six mois". Un manœuvre fait rire ses compagnons quand ils découvrent qu'il a mis un costume dans ses bagages. À son arrivée aux Glorieuses pour sa première mission, en 1966, Tom Chellier, pour sa part, aperçoit avec surprise des traces de pneus de tracteur sur la plage. "Il a fallu qu'on m'explique que c'était les empreintes d'une tortue de mer. Je n'en avais encore jamais vu !", rigole-t-il.

L'école de la débrouille ...

Tous apprennent à se débrouiller, à bricoler pour améliorer l'ordinaire. Les candides ne le restent pas longtemps. "Les transmissions étaient réservées à l'usage professionnel ; théoriquement, nous n'avions droit qu'à un message personnel de 25 mots tous les quinze jours, raconte un ancien météo. Mais après trois ou quatre missions, nous avons compris le truc : lors de notre escale à Tananarive, nous ne manquions jamais de ramener une bouteille ou un petit cadeau à l'opérateur radio. Il nous laissait envoyer des messages plus longs et plus fréquents".

La vie sur les îles éparées est rythmée par le travail : chaque météo travaille un jour sur deux, de trois heures

du matin à neuf heures du soir (de minuit à 18 heures en temps universel). Toutes les trois heures, il relève la température, la pression atmosphérique, l'humidité de l'air...

" En cas de cyclone, nous le faisons beaucoup plus souvent. Et nous n'hésitions pas à sortir au milieu des bourrasques ", assure Guy Zitte. Pendant leur jour de repos, météos et manoeuvres bricolent, font la cuisine, nagent, pêchent. Certains passent des heures devant leur radio, car la carte de QSL (qui atteste d'une prise de contact) venue des îles éparses est convoitée par des radio-amateurs du monde entier et les demandes de contact sont nombreuses. À Europa, on peut aller pique-niquer à l'autre bout de l'île, en faisant attention à la marée montante qui empêche de revenir. Histoire de s'isoler un peu ? Selon Guy Zitte, " entre-nous, il y avait quelques bisbilles, des querelles, quand on reste à quatre pendant six mois, c'est normal. Mais nous étions incroyablement soudés. Lorsque l'un d'entre nous était malade, ça se ressentait sur les autres. Quand quelqu'un ne rentrait pas à l'heure dite, tout le monde était inquiet ".

Partie de pêche tragique

Les îles éparses, ce sont des bons souvenirs, des parties de rigolade. Et puis des larmes et des drames. L'aventure a son lot de faits divers. En juillet 1963, Maxime Turpin est, en qualité de chef de mission, pour quatre mois aux Glorieuses. Deux collègues seulement sont avec lui : le météo Gérard Martin et le manoeuvre Jean-Baptiste Savigny. Un jour, Martin, qui est parti pêcher, tombe sur une vieille pirogue. Il la rafistole et convainc Savigny d'aller en mer avec lui. " Après plusieurs heures, ils n'étaient toujours pas revenus, relate Maxime. J'ai envoyé un message en morse pour prévenir la Réunion de leur disparition ". Le vent se lève, la mer est agitée. Pendant deux jours, Maxime reste seul sur l'île, épiant le moindre bruit. Les secours dépêchés de Diego-Suarez ne donneront rien. En plusieurs décennies de voyage aux îles, les techniciens météo passeront par toute la gamme des sentiments. " On restait six mois sans difficulté, mais quand la date de la relève approchait, il suffisait qu'on nous annonce un retard de quelques jours de l'avion pour nous plonger dans la déprime la plus totale ! ", dit l'un d'eux. " Par contre, quand on rentrait à la Réunion, avec les cheveux longs et la tête ailleurs, il nous fallait plusieurs jours pour nous acclimater au bruit et à la vie moderne ". Aujourd'hui, à soixante ans et plus, ils aimeraient revoir, une fois encore, ces îles qui leur sont désormais fermées. Revoir les tortues, les cabris sauvages, la mangrove, le ciel étoilé. Et retrouver cet incomparable sentiment de liberté...